



Bernard Gustau

Esclarmonde à l'aube de la Médecine

Bernard Gustau

Esclarmonde à l'aube de la Médecine

© Bernard Gustau, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5917-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

ENFANCE & ADOLESCENCE

Janvier 1175 : Naissance

L'humidité entre en tous lieux et un froid tenace s'insinue partout. C'est un des plus rudes hivers dont le Baron Renan se souvienne. Il tape des pieds pour essayer de chasser cette froidure qui s'infiltré sous ses vêtements, jusqu'à sa peau. Il ne supporte pas ce temps. Il voit, à chaque mauvaise saison, la moisissure remonter le long des murs dans toutes les pièces où les lourds volets de bois sont légèrement disjoints.

Il a fait de nombreux travaux pour transformer la motte castrale, bâtie sur le plan d'une circulade plus facile à fortifier, érigée par son grand-père et, il faut bien le dire, un peu négligée par son père. Les antiques parois boisées qui ont subsisté à l'épreuve du temps avaient plutôt la forme d'un écusson et leur périmètre mesurait plus de 750 mètres de long. Il n'y avait plus aucune tourelle dans l'enceinte pour défendre le village. La seule tour était alors le donjon du château. Aujourd'hui, ce sont de solides murs de pierre, beaucoup plus épais et résistants. Trois portes ont été aménagées : la porte de la Fontaine, ainsi nommée en raison de la source située à proximité vers le nord-est, la porte Neuve vers le nord-ouest et, au sud, la porte dite en biais, car elle n'était pas exactement dans l'axe des murailles. On a érigé des tours de flanquement carrées et un fossé entoure désormais toute la construction. Mais il reste encore à faire. La partie centrale du castel, la mieux protégée, là où se tient l'essentiel de la vie ici, est heureusement assez agréable pendant la belle saison. Mais l'hiver, les murailles en pierre se glacent et refroidissent tout. Les murs suintent et les quelques cheminées ne parviennent pas à chasser le froid moite des salles immenses et hautes de plafond. Une énorme cheminée se trouve dans la plus grande pièce, celle où se concentre la vie quotidienne. C'est là qu'on mange, qu'on travaille à la gestion du domaine. C'est là aussi que l'on organise les fêtes et les banquets quand le temps ne permet pas de déployer de grandes tables à l'extérieur. Au lever du jour, les vitres en verre laiteux ne laissent pénétrer qu'une pâle lumière, quand elles ne sont pas obturées par des tentures.

Bien sûr, le Baron a fait allumer des braseros dans la grande chambre où se tiennent son épouse Marguerite et ses aides, mais dans la pièce nue où il déambule pour tromper son inquiétude, mal protégée par les volets de bois, règne une forte odeur de moisissure. L'humidité froide de cet hiver est remontée jusqu'au cœur des lourdes parois de pierre du château et dessine aux bas des murs les fleurs mauve et verdâtre des chancissures. Il se sent vaguement

oppressé dans cet endroit, vide de tout mobilier où il marche nerveusement, impatient et tourmenté, dans un silence seulement rythmé par le bruit de ses hautes bottes sur le sol pavé. La sortie de cette nuit, qui n'en finit pas, est glaciale.

Dans la chambre de la Baronne, en revanche, règne une grande agitation. Hier, en fin d'après-midi, Esmérude lui a fait boire, un mélange étrange : « C'est naturel » a-t-elle affirmé, « il faut aider le travail ». Elle s'exprimait toujours d'une toute petite voix, très douce, très paisible. Elle était la miresse et chacun se laissait porter par son élocution convaincante. Sa longue chevelure brune tranchait avec sa carnation pâle, ses yeux d'un bleu profond et les multiples taches de rousseur qui parsemaient son visage. Son regard était perçant et chacun se sentait étrangement mis à nu lorsqu'elle posait sur lui ses yeux lumineux.

Au début de la nuit, les premières douleurs sont apparues et la Baronne a eu ses urines particulières qui annoncent la mise bas. Alors, a commencé le ballet des servantes qui amènent de l'eau chaude, des linges immaculés, un petit lit pour le bébé, des tissus pour l'envelopper. On a rechargé les deux braseros de la pièce et garni la cheminée de nouvelles bûches, car le froid surnois s'introduit partout, se faufilant dans les interstices des fenestrons pour se couler silencieusement le long des couloirs du château.

On a aussi libéré la Baronne de la ceinture de soie et de peau de serpent qui l'a soulagée pendant ces derniers mois. Esmérude, elle, vérifie qu'il ne manque aucune des fioles de remèdes, à base de miel, de lait et de plantes dont elle pourrait avoir besoin pour aider le travail.

Hors de cette ruche, depuis ce moment, toute vie dans le château semble en suspens, attendant les premiers vagissements. Le froid est de plus en plus vif. Le feu, dans les cheminées des cuisines, peut à peine le repousser et il s'impose dans chaque pièce, dans chaque couloir, dans chaque alcôve.

Au petit matin, les contractions se rapprochent de plus en plus. Esmérude se penche sur sa maîtresse et, tout en essuyant son front, elle lui murmure : « C'est presque fini, le bébé sera bientôt sorti. Il a besoin que vous l'aidiez encore un peu en le poussant hors de vous.

La Baronne ressent une nouvelle contraction et elle croit que ses entrailles vont exploser, mais la sage-femme la rassure en lui affirmant que la délivrance est maintenant proche, que le bébé est encore descendu et qu'il va bientôt être expulsé. Quelques longues minutes s'égrènent encore avec une lenteur désespérante.

Enfin, la Baronne, épuisée, mais heureuse que cela s'achève, met bas.

Une fille ! Une fois le placenta sorti du ventre de la Baronne, la sage-femme a coupé rapidement le cordon et retourné le petit être pour lui donner une claque vigoureuse sur les fesses.

Un petit cri...

Puis un autre, plus affirmé !

Ça y est !!! Les premiers vagissements du bébé viennent de retentir ! Toute la maisonnée, qui durant cette longue nuit d'hiver a attendu ce moment, pousse un sincère soupir de soulagement ! En ce milieu de matinée, la chape d'inquiétude qui étouffait le château se dissout dans la lumière des rayons timides du soleil hivernal. Avec beaucoup de difficultés, Marguerite de Puisserguier a enfin mis bas son quatrième enfant. Le père, le Baron Renan, homme de guerre rude et bourru, attendait avec impatience, et aussi une pointe d'appréhension, la délivrance de son épouse. La sage-femme donne à Gondule, celle qui sera désormais la gouvernante de la petite, de quoi éponger les saignements. Elle pose la petite sur le sein de sa mère. Puis, rinçant rapidement ses mains dans le seau plein d'eau encore tiède, elle s'empare du placenta. Elle sort en trombe de la chambre, portant un plat de terre cuite où se trouve vaguement enveloppé dans des linges sanglants, cet arrière-faix qu'elle se doit d'enterrer rapidement dans le carré des simples !

C'est une fille ! Toute à sa joie de voir que tout s'est bien déroulé, que mère et enfant se portent comme des charmes, elle clame dans tout le château la bonne nouvelle.

C'est une petite « Esclarmonde » ! C'est une petite « Esclarmonde » !!!

Elle s'incline rapidement devant le Baron qu'elle a failli bousculer à l'angle du couloir et continue sa course en vociférant. Elle est heureuse, car c'est elle qui a suivi Marguerite depuis son mariage. À chaque fois qu'elle a été grosse...

Rassuré, le Baron Renan se précipite au chevet de son épouse. Elle lui sourit malgré sa fatigue et lui montre du doigt le petit berceau où s'agite l'enfançon. Il la regarde avec tendresse, son visage éclairé par un large sourire. Après son premier fils, Ferdinand, déjà âgé de six ans, de Géraude, sa fillette de quatre ans, celle qui a dans le regard une lueur profonde, une sorte de détermination rare pour une fillette de son âge, et son petit Arnophle qui, du haut de ses deux ans, tyrannise la pauvre Armolia, sa nourrice et servante qui l'idolâtre, il n'est pas mécontent de l'arrivée de cette petite poupée qu'il pourra aussi faire sauter sur ses genoux. Il l'observe, n'osant pas encore la prendre dans ses larges mains.

Elle a, dans les yeux, ce regard profond des filles du Sud. Il ose passer un doigt léger dans le cou tout frêle du bébé, là où la peau est si douce et il est

remercié par un petit vagissement de plaisir. La petite le fixe et il croit reconnaître dans ce regard cette lueur attentive et incisive des seigneurs de Boisségure, héritage de sa mère. Il se penche pour la saisir et déjà, il sent le petit corps se raidir. Elle n'est que Baronne, mais il lui paraît qu'elle a déjà le port de tête d'une princesse. Il s'attendrit en sentant comme la petite est fine et délicate, elle lui fait penser à un oisillon.

Le Baron vient de rentrer. Ses chevaliers et lui viennent d'effectuer leurs quarante jours de service annuel chez son cousin et suzerain, Pierre de Castel, Comte de Lodève. Libéré de cette obligation, il va pouvoir se consacrer désormais à sa Baronnie de Puisserguier, à sa petite dernière et à ses trois autres enfants.

Ronan de Puisserguier est apprécié des paysans et des artisans de son village pour sa justice et sa tolérance. Sa terre est riche et plusieurs faydits apprécient de pouvoir rejoindre sa cour après avoir vu leurs biens confisqués par quelques seigneurs venus du Nord pour combattre sous la bannière du Comté de Toulouse, dans les terres d'Aquitaine. Son village grossit, d'année en année : avec les nobles arrivent aussi des paysans et des artisans fuyant les combats. Le Baron est peu enclin à fréquenter les prêtres et les églises, même s'il est catholique et non cathare, mais sa tolérance et sa générosité sont connues de tous. Son domaine lui fournit grain, farine, pain, bœufs, moutons ou agneaux, cochons, fourrage en quantité. Il perçoit aussi des impôts en argent pour payer les charges diverses liées au fonctionnement de son château, pour acheter des vêtements, des chevaux ou appointer ses gens, domestiques et militaires. Sans être très riche, il est assez aisé, mais il est aussi généreux.

Ayant reposé délicatement le nourrisson dans son berceau, il quitte la pièce et se rend à l'écurie où il sait pouvoir trouver ses enfants pour leur annoncer l'arrivée de leur petite sœur.

Malgré le froid assez vif, le bourg est en pleine effervescence. Le travail sur l'élévation des murailles, entrepris depuis l'été, a fait venir de presque tout le comté des artisans bâtisseurs, charpentiers, maçons, tailleurs de pierre, qui s'activent sous la conduite du maître d'œuvre, Petro de Roaian, dont la réputation dépasse depuis longtemps les frontières du petit pays de Béziers. Leurs cabanes, lieux de vie et de stockage de leurs outils, forment une sorte de hameau autour de la forge. Au passage du Baron, tous les compagnons s'arrêtent pour le saluer chaleureusement, un sourire éclairant un court instant leurs visages burinés. En arrière-plan, à travers les derniers pans de la brume matinale, on distingue les maisons en torchis, toutes accolées les unes aux autres, comme

pour se réchauffer mutuellement.

C'est là que vivent les familles de paysans, dormant souvent avec leurs animaux, en particulier quand, comme en cette année 1180, l'hiver est d'une grande rigueur. Dans la grande pièce centrale, au sol de terre battue, flottent des fragrances mêlées de soupes de pois ou de fèves, de bouillies de céréales et de pain noir. Contre les parois, on trouve d'épaisses paillasses qui permettent de dormir, isolé du froid. Plus loin, se dessinent les silhouettes de maisons plus vastes, demeures des artisans plus aisés, dont les échoppes sont alignées dans l'ancienne cour du château, formant une ruelle de commerçants, avec des tanneurs, des merciers ou des orpailleurs, ainsi qu'un cordonnier, un fabricant de savon, un pelletier, un tisserand, un tonnelier. Au loin, il aperçoit un homme consolidant l'enclos d'une soue à pourceaux. Une femme chaudement vêtue, assise près de l'enclos, semble tresser des paniers devant un épais buisson de ronces, tenant compagnie à son homme. Le Baron a l'impression de sentir l'odeur du lisier qui doit stagner autour de la mesure.

Aujourd'hui, c'est jour de marché. Dans la grande plaine, derrière le château, autour du four seigneurial, prédomine un désordre bon enfant. Les colporteurs, verriers, céramistes, herboristes et fabricants de savon venus de toute la région, sont arrivés avec mules et charrettes pour transporter leurs marchandises jusqu'aux étals. Il y a même un orfèvre dont le comptoir montre son savoir-faire à travers des colliers, des bijoux d'oreilles, des broches et des boucles de ceinture que seuls les plus riches pourront acheter. C'est ainsi tous les deuxièmes samedis de chaque mois et chacun, au sein de ce joyeux tumulte, affiche sa bonne humeur. Le vent, bien qu'encore très frais, semble se réchauffer de fragrances suaves et bigarrées.

Le Baron est fier d'avoir réussi à conserver, et même à faire se développer cette petite manifestation mensuelle, créée par son père, Georges, que tout le monde appelait affectueusement « Pairastre Georges ». Il fut tué, il y a des années maintenant en défendant, l'épée à la main, un de ses serfs aux prises avec de prétendus chevaliers de langue d'oïl, venus préserver l'église du Christ en Occitanie. Chacun se souvient de ce geste et les hommes lui en garde un profond respect qui rejaillit aujourd'hui sur son fils et ses enfants. Cette foire a permis de grands progrès et la découverte de nouvelles techniques dont ses sujets ont su profiter.

L'antique araire a pratiquement disparu au profit du socle incurvé qui offre la possibilité de travailler de plus grands espaces avec moins de fatigue. Les défrichements ont permis d'étendre les surfaces cultivables en repoussant les

bois aussi loin que le relief le permettait.

Les terres ainsi conquises sur la nature se sont révélées de très bons rapports. Les surfaces disponibles ont permis la jachère, améliorant encore le rendement. Ces terres en sommeil de culture permettent aussi aux paysans de faire paître leurs propres animaux, moutons, chèvres. On y trouve même quelques poules.

L'arrivée du collier d'épaule a permis de remplacer les lourds attelages de bœufs par des chevaux de trait, plus dociles et aussi forts. Les paysans ont aussi appris comment apprivoiser un peu, les techniques d'irrigation et utiliser au mieux les quelques petits marais voisins pour éviter les périodes de sécheresse. Le blé peut ainsi grandir grâce à l'arrosage. Coupées à mi-hauteur pendant la récolte, ses gerbes séchées donneront froment et paille pour tout l'hiver.

Lorsque le Baron arrive aux écuries, un roncín s'ébroue et piaffe d'impatience en le voyant. Dans le petit espace intérieur, il trouve son petit Ferdinand qui, du haut de ses six ans, parade sur Blaco, son poney. Clothier, un jeune page, chargé d'apprendre aux garçons les rudiments de l'équitation et du maniement des armes, joue avec Géraude, la fillette de quatre ans. Il lui apprend avec patience à guider son propre poney, le doux Foudre. Il règne ici une ambiance de bienveillance, grâce à Pierre de Lagueyte, le maître d'armes et commandant des troupes de Puisserguier. Il est bon pour les enfants de grandir en sentant la confiance que les adultes leur accordent. Le petit Arnophle se lève du petit tas de paille qu'il était en train de remodeler sous l'œil de sa nourrice, Armolia, pour clopiner vers son père en lui tendant les bras. Le Baron se penche et cueille le petit au passage pour aller voir Azur, son splendide alezan noir qui l'accueille avec plaisir en griffant le sol de son box avec ses antérieurs.

Au fond de lui, le Baron est très fier de ses enfants. Il apprécie de les voir aider pour les petites tâches du château, de les suivre lorsqu'ils découvrent, avec leurs maîtres, les joies de l'équitation, de la lecture ou de sport comme le javelot ou le tir à l'arc. Il n'hésite pas à tirer quelques bateaux de bois ou de petites charrettes au bout d'une ficelle avec Arnophle, pendant que Géraude lui explique, avec beaucoup de sérieux, comment elle habille sa poupée de cotte avant de lui faire la dînette. Il imagine, déjà, ses garçons devenir pages, puis écuyers auprès de chevaliers importants et réputés, avant d'être eux-mêmes adoubés à leur tour. Il regarde aussi, avec intérêt, les petits de ses paysans qui aident aux travaux des champs ou qui apprennent des métiers comme sabotier ou couturière avec les artisans du château, partageant ce temps d'étude avec celui des activités agricoles nourricières. Il est heureux de voir toute cette joyeuse bande courir dans les cours du domaine. Les couleurs vives de leurs cyclas ou